

## La peur et le goût de la mort

Yvon Rivard

Number 315, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84925ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Rivard, Y. (2017). La peur et le goût de la mort. *Liberté*, (315), 64–66.

# La peur et le goût de la mort

YVON RIVARD

**L**es livres, comme les êtres qui nous ont marqués jadis, lorsque nous nous cherchions passionnément, le temps peu à peu les efface. Nous ne leur tournons pas consciemment le dos ni n'osons leur reprocher ceci ou cela, mais nous nous éloignons de ce qu'ils nous ont donné, comme si nous avions plus ou moins honte d'avoir tant reçu d'eux ou que nous voulions échapper à la part de nous-mêmes qu'ils nous ont révélée. C'est ainsi que je n'ai jamais relu Bernanos, auquel j'avais pourtant consacré trois ans de ma vie et un livre à l'époque où la plupart de mes contemporains débarquaient à Paris pour y apprendre à lire, à écrire et à penser avec les maîtres de la « French Theory ». Je ne me suis jamais vraiment étonné d'un tel anachronisme, semblable à celui de Rodolphe Duguay qui, au début du siècle, vient à Paris étudier l'art du paysage au moment où le paysage s'évanouit dans l'abstraction des lignes et des couleurs.

Que cherchais-je donc dans Bernanos, alors que la France sortait à peine de sa révolution avortée de Mai 68, congédiait le général de Gaulle, décrétait la mort de l'auteur et l'interdiction d'interdire? D'abord attiré par le polémiste qui analysait et dénonçait toutes les formes de violence qui pourrissaient l'Europe, du fascisme au totalitarisme en passant par la lâcheté de la bourgeoisie, qu'elle soit de gauche ou de droite, je m'étais tourné peu à peu vers le romancier qui ne se détournait pas complètement des batailles de l'essayiste, mais trouvait désormais ses armes les plus efficaces dans la vie quotidienne telle que vécue par ses héros de la paix que sont les pauvres et les saints. Pendant trois ans, j'aurai appris de Bernanos à démêler le réel et l'imaginaire, à me méfier des mots et des idées qui ne s'enracinent pas dans la durée, dans l'amour du temps, mais cela ne m'aura pas empêché de croire, comme mon époque, à la valeur absolue du langage, à l'autonomie de l'œuvre, etc. Le vaccin bernanosien contre l'imposture de l'auto-engendrement aura mis du temps à agir, il aura fallu que « le mensonge romantique » se brise contre « la vérité romanesque » pour que j'aperçoive à nouveau ce que je cherchais dans Bernanos, à savoir « que les grands romanciers, comme l'écrit René Girard, traversent l'espace littéraire que définit Maurice Blanchot mais ils n'y demeurent pas. Ils s'élancent au-delà de cet espace vers l'infini d'une mort libératrice. »

**GEORGES BERNANOS**  
*Les grands cimetières*  
*sous la lune*

Seuil, 1995 [1938], 330 p.

Je n'ai pas relu Bernanos mais le retrouve ici et là sur ma route au hasard des questions que je me pose depuis quelques années, comme celles de l'engagement social et des abus de pouvoir, et des lectures qui balisent ma route, comme celles de Girard, P. Vadeboncoeur, G. Roy, H. Broch et S. Weil. Quand *Liberté* m'a invité à relire *Les grands cimetières sous la lune*, qui est encore d'actualité quatre-vingts ans plus tard, je me suis réjoui que certains intellectuels et écrivains redécouvrent Bernanos à travers ses essais et écrits de combats, comme Lydie Salvayre dans son roman *Pas pleurer*, tout en souhaitant qu'on relise ses romans sans lesquels les saintes colères et les analyses les plus lucides, si nécessai-

res soient-elles, ne peuvent répondre à la seule question qui traverse toute son œuvre : d'où vient le mal, comment peut-on en venir à tuer, à massacrer les pauvres, les paysans, les petites gens qu'on prétend libérer de ceux qui les oppressent ou protéger de ceux qui les libèrent? Comment expliquer les guerres passées et actuelles, les massacres de la Syrie, de Gaza, la folie sanguinaire de l'État islamique?

Tous les spécialistes (historiens, politologues, économistes...) y vont de leurs explications, qui, dans le meilleur des cas, échappent à la propagande mais s'avèrent toujours insuffisantes, car ils n'osent formuler l'hypothèse d'une cause première du mal, comme les scientifiques cherchent une loi susceptible de rendre compte du plus grand nombre de phénomènes. Évidemment ces sauts dans l'invisible sont aussitôt disqualifiés par les esprits rationnels, plus efficaces à ramasser les morts qu'à défendre les vivants. Toute l'œuvre de Bernanos, comme celle de Weil, consiste non pas à sauter par-dessus l'histoire, mais à la comprendre en descendant au fond de l'être humain, là où tout se joue. Je crois que la liberté dont ils ont fait preuve tout au long de leur vie s'enracine dans cette possibilité de libérer la pensée du diktat du relatif, en la jetant dans le mystère de l'univers. Si on les lit encore aujourd'hui, s'ils comptent parmi les rares intellectuels qui ont su lire l'histoire, dans des périodes troubles comme la guerre d'Espagne, sans se laisser aveugler par les religions, les idéologies et les philosophies, c'est qu'en toute circonstance ils obéissaient à leur conscience et non à quelque autorité que ce soit, qu'ils jugeaient de tout à partir de la valeur absolue de la personne humaine, la recherche de la vérité et de la justice. Ceux qui s'interdisent de lire

Bernanos sous prétexte qu'il était chrétien et monarchiste, admirateur de Drumont et Péguy, ne peuvent comprendre que Bernanos est fidèle à des valeurs et non à un parti et que ce sont ces valeurs qui lui ont permis de voir dans la déspiritualisation de l'Europe la démission des démocraties, la montée des fascismes et l'avènement de « l'animal économique ». Comme l'écrit Camus : « Bernanos est un écrivain deux fois trahi. Si les hommes de droite le répudient pour avoir écrit que les assassinats de Franco lui soulevaient le cœur, les partis de gauche l'acclament quand il ne veut pas l'être par eux. Car Bernanos est monarchiste. Il l'est comme Péguy le fut et comme peu d'hommes savent l'être. Il garde à la fois l'amour du vrai peuple et le dégoût des formes démocratiques. Il faut croire que cela peut se concilier. »

« L'attitude de Bernanos le catholique et de Simone Weil la socialiste, écrit Paz, dans *Une planète et quatre ou cinq mondes*, nous donne en partage une double leçon. En premier lieu, aussi élevés qu'ils soient, les buts de la cause que nous défendons ne peuvent être séparés des moyens que nous utilisons; la fin n'est pas et ne peut être notre seul critère moral. En second lieu, s'il est vrai que dénoncer les atrocités commises par notre parti est difficile, très difficile, c'est pourtant le premier devoir d'un intellectuel. » Bernanos, qui vivait à Palma de Majorque, a vu et décrit l'épuration menée par les nationalistes comme la « Terreur inséparable des révolutions du désordre [...] qui atteint la racine de l'âme ». Weil, qui avait rejoint les républicains à Barcelone, ne s'est jamais remise d'avoir assisté à l'exécution d'un jeune phalangiste de quinze ans, après que « le chef de la colonne lui eut exposé pendant une heure les beautés de l'idéal anarchiste ». Elle écrit à Bernanos : « Vous parlez de la peur. Oui, la peur a une part dans ces tueries; mais là où j'étais je ne lui ai pas vu la part que vous lui attribuez [...] J'ai eu le sentiment, pour moi, que lorsque les autorités temporelles et spirituelles ont mis une catégorie d'êtres humains en dehors de ceux dont la vie a un prix, il n'est rien de plus naturel que de tuer [...] Il y a là un entraînement, une ivresse à laquelle il est impossible de résister sans une force d'âme qu'il me faut croire exceptionnelle, puisque je ne l'ai rencontrée nulle part [...] Je ne puis citer personne, hors vous seul, qui, à ma connaissance, ait baigné dans l'atmosphère de la guerre espagnole et y ait résisté. » On comprend que, jusqu'à sa mort, Bernanos ait conservé cette lettre dans son portefeuille, car il trouvait en Simone Weil, malgré leur apparent désaccord sur la cause de l'ivresse sanguinaire, une alliée qui mettait « le bien public, le bien des hommes » au-dessus des partis.

Paz donne raison à Simone Weil : « Le mal, dit-il, est la déshumanisation. L'abattoir et le camp de concentration sont des institutions toujours précédées d'une opération intellectuelle qui consiste à dépouiller l'autre de son humanité, pour pouvoir l'asservir et l'exterminer comme un animal. » Tout ceci est indéniable, mais ne répond pas à la question : comment une telle opération de déshumanisation est-elle possible ? Si l'explication de la peur semblait un peu courte à Weil et à Paz, c'est qu'ils n'ont pas vu ou qu'ils ont

oublié que la peur dont parle Bernanos n'est pas la seule peur d'un ennemi réel ou pressenti, mais bien la peur de la mort elle-même qu'éprouvent les vivants, même en temps de paix. Peut-être qu'« on ne massacre jamais que par peur, la haine n'est qu'un alibi », mais « la peur, la vraie peur, est un délire furieux [...] et si elle forme avec la haine un des composés psychologiques les plus stables qui soient », c'est « que le pressentiment de la mort commande notre vie affective ». Autrement dit, tout ce que nous faisons, bien ou mal, procède de notre relation à la mort. Quand la peur de la mort, qui est aussi naturelle que la mort elle-même, n'est pas surmontée, elle se change en une haine de la vie qui tôt ou tard nous sera retirée. Comment accorder de la valeur à ce qui est mortel, pourquoi supporter toutes les misères humaines qui s'accumulent et culminent dans la mort ? Pourquoi aimer, souffrir, créer, vouloir construire un monde habitable si tout est appelé à disparaître ?

Dans le *Journal d'un curé de campagne*, il y a cette scène centrale où la châtelaine, murée dans la haine depuis la mort de son jeune fils, rejette sa propre fille dont le jeune curé craint qu'elle en vienne à se suicider. La mère lui dit qu'il n'y a rien à craindre, car sa fille « a horriblement peur de la mort » : « Madame, ai-je dit, ce sont ces gens-là qui se tuent. Le vide fascine ceux qui n'osent pas le regarder en face, ils s'y jettent par crainte d'y tomber. » De même qu'on ne peut regarder Dieu en face, qu'il faut le chercher dans ce qui est, le mieux qu'on puisse faire c'est de voir la mort à l'œuvre dans la vie même de l'univers dont nous faisons partie : « L'héroïsme à ma mesure, écrit le curé, est de ne pas en avoir et, puisque la force me manque, je voudrais maintenant que ma mort fût petite, aussi petite que possible, qu'elle ne se distinguât pas des autres événements de ma vie. » Affronter la mort, se révolter contre elle, c'est vouloir lui opposer la puissance que donnent les armes, la richesse, la force et croire ainsi affirmer sa liberté en (se) donnant la mort, liberté illusoire, car « la mort, écrit Rilke, est ce côté de la vie qui n'est pas tourné vers nous, ni éclairé par nous », et que la seule liberté qui nous échoit est de « réaliser la plus grande conscience possible de notre existence qui est chez elle dans les deux royaumes illimités ». Weil, dans ses *Cahiers*, reconnaît finalement que c'est la peur de la mort qui donne le goût de la mort : « Si on sait de toute son âme qu'on est mortel et qu'on l'accepte de toute son âme, on ne tue pas (sinon, à supposer que ce soit possible, sous la contrainte de la justice) ». Accepter d'être mortel, c'est reconnaître que « l'âme est une chose analogue à la matière, qu'elle n'a pas à devenir de l'eau, qu'elle est de l'eau; ce que nous croyons être notre moi est un produit fugitif et aussi automatique des circonstances extérieures que la forme d'une vague de la mer. » C'est pourquoi, écrit-elle, « consentir à l'existence de l'univers est notre fonction » et que la seule façon de surmonter la peur de mourir, c'est d'aimer et cultiver la vie jusqu'à ce que s'abolisse l'abîme entre nous et l'univers. Après que la châtelaine a pardonné à Dieu la mort de son fils, il semblait au curé « qu'une main mystérieuse venait d'ouvrir une brèche dans on ne sait quelle muraille invisible, et la paix rentrait de toutes parts, prenait

majestueusement son niveau, une paix inconnue de la terre, la douce paix des morts, ainsi qu'une eau profonde ».

Bernanos a une prédilection pour le verbe *rentrer* qui décrit ce mouvement par lequel le dehors et le dedans, le fini et l'infini s'interpénètrent pour former un seul royaume. Miron, dans *Les outils du poète*, affirme que son « aliénation délirante » procédait du fait qu'il « n'était pas flush avec la réalité, qu'il ne coïncidait pas avec la réalité ». Bernanos aime lui aussi l'idée qu'il faut être de plain-pied avec le monde, que la vie, dont la peur ou le désir de ceci ou de cela nous détournent, reprend son niveau, et que l'être humain n'est pleinement lui-même qu'ouvert à tout ce qui l'entoure, l'excède. C'est ainsi qu'il prend soin de noter qu'il commence *Les grands cimetières* « par un doux hiver palmésan, tout plein du suc des amandiers en fleurs, juteux comme un fruit d'automne », va au café « parce qu'il ne saurait se passer longtemps du visage et de la voix humaine », pense à sa pauvre vie qui ne l'a jamais déçu, car « la vie n'apporte aucune désillusion », la vie ne déçoit que ceux dont « l'âme fonctionne mal, n'élimine pas les toxines » et qui ne peuvent voir « que le malheur de l'homme est la merveille de l'univers », que mourir, c'est rentrer chez soi : « La route est longue encore, je ne m'arrêterai pas avant que se referme sur moi la douce nuit que j'attends – ô réconci-liatrice, ô secourable, ô sereine ! »

Même souci chez Bernanos et Weil de combattre la violence qui toujours est négation de la mort, en opposant aux riches, « hommes avides qui recherchent moins la possession que la puissance », qui cachent le temps dans l'argent pour mieux le brûler, le peuple des pauvres dans lequel se retrouvent tous les hommes qu'aucun savoir ou pouvoir n'a détourné de la condition humaine, du malheur assumé de l'homme qui est la merveille de l'univers. « Faire entrer le temps dans mon âme comme une croix, comme des clous », comme l'écrit Weil, est ce qui permet de supporter le vertige de l'être et de résister à la mystique de la force, à l'ivresse sanguinaire que ce vertige engendre. Bernanos croyait que ce sont les saints qui gagnent les guerres, car « aussi longtemps que les hommes vivent très près de la terre, comme formés et façonnés par elle, leur expérience n'est que les mérites accumulés de l'humble effort de chaque jour. Elle est une espèce de sainteté naturelle [...] qui s'inspire d'un détachement sans amertume, d'une simple et solennelle acceptation. » **L**

◊ On retrouvera la lettre de Simone Weil à Georges Bernanos sur internet à l'adresse < [deslettres.fr/lettre/lettre-de-simone-weil-a-georges-bernanos-jai-reconnu-cette-odeur-de-guerre-civile-de-sang-et-de-terreur/](http://deslettres.fr/lettre/lettre-de-simone-weil-a-georges-bernanos-jai-reconnu-cette-odeur-de-guerre-civile-de-sang-et-de-terreur/) > .

## FATIGUÉ·E D'ENTENDRE TOUJOURS LE MÊME DISCOURS ÉCONOMIQUE ?



PERMETTEZ à un **discours alternatif** d'exister.



RECEVEZ chez vous **5x par année Fractures**, le bulletin des membres de l'IRIS.



RESTEZ à jour sur les **derniers enjeux et les derniers arguments**.



PARTICIPEZ chaque année au **choix d'un sujet de recherche**.